



Communication & Influence

N°132 - Avril 2022

Quand la réflexion accompagne l'action

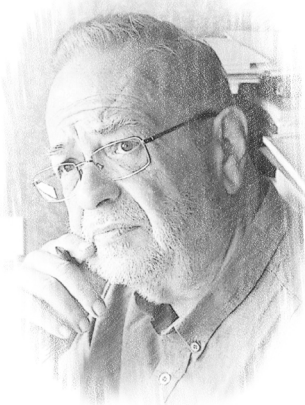
Les logiques communicationnelles d'un terrorisme pensé comme levier d'influence : le décryptage de Daniel Dory

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

Universitaire ayant enseigné la géographie et la géopolitique tout à la fois en France et en Amérique latine, Daniel Dory a aussi eu une solide expérience de terrain en Bolivie – notamment comme vice-ministre du gouvernement – quant à la pénétration des arcanes des mouvements terroristes locaux. En compagnie de Jean-Baptiste Noé, rédacteur en chef de la revue géopolitique Conflits, il vient de publier Le complexe terroriste (VA Editions, avril 2022), regroupant les travaux de chercheurs faisant s'articuler études de cas et apports théoriques. Constat : le plus souvent, le terrorisme ne parvient pas à être correctement appréhendé, essentiellement de par l'aveuglement idéologique de ceux qui sont sensés l'étudier et surtout le contrer. Tétanisés, incapables d'appréhender correctement le réel, faussant médiatiquement les perceptions, ils laissent le champ libre à toutes les manipulations.



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Daniel Dory décortique les relations systémiques à l'œuvre dans l'univers terroriste, analysant plus particulièrement leur dimension informationnelle et communicationnelle. D'autant qu'au-delà de la sphère politique et géopolitique, celle-ci affecte aussi les mondes économique et financier.

Quels sont les rouages majeurs par lesquels un acte – ou une stratégie – terroriste devient un levier d'influence ?

Dans la mesure où le terrorisme est essentiellement une mode de communication basé sur la pratique ou la menace de la violence, il entre pleinement dans le domaine de l'influence. Mais il le fait de façon en quelque sorte paroxystique, spectaculaire et provocatrice. C'est pourquoi le champ des études sur le terrorisme est tellement passionnant et instructif, bien au-delà des personnes et institutions engagées dans le monde académique et celui de l'antiterrorisme. Pour bien comprendre cela, il

faut revenir à la notion de *complexe terroriste* qui figure dans le titre du récent livre que j'ai dirigé avec Jean-Baptiste Noé. En effet, le terrorisme ne se limite pas à l'attentat, mais suppose l'interaction (parfois sur de longues durées) d'une multiplicité d'acteurs qui conçoivent, commanditent et préparent l'acte, les exécutants proprement dits, les victimes directes et indirectes, les multiples audiences du message que l'acte terroriste cherche à transmettre, les médias de toute sorte, les gouvernements et leurs dispositifs antiterroristes, et une longue liste additionnelle d'acteurs qui participent de près ou de loin de l'évènement.



Car qui dit communication, dit aussi interactions diverses (et parfois imprévues). Le champ des études sur le terrorisme est donc extrêmement vaste, et une part de la recherche scientifique de pointe en la matière consiste à construire un socle solide de connaissances. A commencer par mieux comprendre l'espace-temps du terrorisme, en combinant une approche historique (donnant notamment lieu à une périodisation), avec des techniques géographiques et cartographiques qui permettent de comprendre la régionalisation (et l'éventuelle diffusion spatiale) du phénomène. C'est le sens d'une série de travaux que nous avons publié

J'ai développé la notion d'identité vectorielle, qui met l'accent sur le fait que les terroristes cherchent des victimes dont la mort et/ou la souffrance aura une capacité maximale à véhiculer leur message auprès de l'audience principale visée.

ces derniers temps avec mon collègue Hervé Théry. Et l'intérêt de ces recherches est multiple. D'une part on sait maintenant grâce à l'accumulation des travaux en études sur le terrorisme (*terrorism studies* dans le monde anglo-américain), que l'attentat n'est jamais "indiscriminé", mais vise des cibles spécifiques en fonction du projet des terroristes et des particularités (sociales, ethniques, religieuses...) des victimes, et (donc) des lieux où elles se trouvent. J'ai développé ce point en proposant la notion d'*identité vectorielle*, qui met l'accent sur le fait que les terroristes cherchent des victimes dont la mort et/ou la souffrance aura une capacité maximale à véhiculer leur message auprès de l'audience principale visée. Ainsi, on publiera prochainement une carte montrant la corrélation spatiale parfaite entre les lieux des attentats du 13 novembre 2015 dans Paris intramuros, et le vote massif en faveur de François Hollande dans les arrondissements concernés lors des élections présidentielles de 2012. Sachant que ces attentats étaient conçus comme des représailles pour les bombardements (modestes, il est vrai) ordonnés par le gouvernement socialiste français de l'époque contre l'État islamique en Irak et Syrie, ce fait est hautement significatif. Le profil des vic-

Si le terrorisme est bien un acte de guerre, encore faut-il savoir dans quel genre de guerre il s'inscrit. Et ici, la notion de GIAT, à savoir Guerre Irrégulière, Asymétrique et Totale est d'une grande utilité.

times, vu leur localisation spatiale et socio-politique, ne tient donc pas du hasard. Et on pourrait multiplier les exemples presque à l'infini. Mais l'importance de la recherche sur le terrorisme ne se limite pas à mieux comprendre les interactions qui configurent le complexe terroriste. Elle contribue, aussi, de manière décisive à la réflexion sur les modalités actuelles de la guerre. Car si le terrorisme est bien un acte de guerre, suivant le critère de Clausewitz qui la conçoit comme un moyen violent de soumettre la volonté de l'ennemi, encore faut-il savoir dans quel genre de guerre il s'inscrit. Et ici la notion de GIAT, à savoir Guerre Irrégulière, Asymétrique et Totale est d'une grande utilité. En particulier la Totalité qui renvoie à une série de réalités concrètes comme l'obsolescence des clivages combattants/civils ; front/arrière ; temps de paix/ temps de guerre, etc., et aux caractéristiques multispectrales des conflits où à côté des composantes proprement militaires, les dimensions communicationnelle et économique prennent une place croissante. On constate ceci de façon spectaculaire aujourd'hui, par exemple, en Ukraine...

La conclusion suivant laquelle les résultats de la recherche sur le terrorisme intéressent potentiellement de nombreux décideurs hors du monde académique, et notamment des entrepreneurs engagés, de fait, dans le champ de la guerre économique, est par conséquent largement fondée.

Le contexte de guerre informationnelle au sein duquel nous évoluons – consciemment ou non – est chaque jour plus manichéen, avec d'un côté le camp du "Bien" (ou supposé tel) et de l'autre celui du "Mal". Valoriser ou discréditer le terrorisme ne revient-il pas avant tout à définir en amont ce qui est Bien ou Mal ? Autrement dit, sommes-nous confrontés ici à l'établissement d'une nouvelle "généalogie de la morale", pour paraphraser Nietzsche, comme source d'influence et donc, in fine, de puissance ?

Cette question est très importante, parce qu'elle permet d'aborder une des spécificités du "terrorisme" et des études qui le prennent pour objet. En effet, elle touche au problème de la définition même du terrorisme, sujet d'interminables controverses. Pour y voir plus clair, il convient de distinguer trois "strates" dans la définition du terrorisme.

La première est la strate *polémique*, qui comme son nom l'indique relève de la guerre, et est donc, comme toutes les notions politiques (égalité, démocratie, extrémisme, etc.) un enjeu de combats définitionnels. Ceci a déjà été clairement établi par Carl Schmitt dans ses travaux sur l'essence de la politique. Ici, le "terroriste" est conçu comme l'ennemi absolu, abject et éventuellement "barbare", qui commet des actes "que rien ne saurait excuser". Ce discours polémique justifie par ailleurs l'impossibilité morale de "négocier avec les terroristes". Le terroriste devant être neutralisé (ou exterminé), ne peut pas être un interlocuteur possible. Tout au moins au niveau du discours politico-médiatique, car en réalité, il est rare que des canaux de communication "discrets" soient vraiment inexistants. Cela dit, l'étiquette "terroriste" est une arme puissante de disqualification de l'ennemi, dont les gouvernements notamment se privent rarement si l'opportunité leur est donnée d'en user. C'est sur cette strate que porte la question, et l'on sait à quel point l'"Axe du Bien" utilise la notion de terrorisme pour parvenir à des fins diverses.

D'autre part, la répression du terrorisme suppose la construction d'une strate *juridique*, qui permet de qualifier les actes et de poursuivre leurs acteurs. Ici aussi le consensus s'est avéré pratiquement impossible au niveau international. Car si tout le monde, ou presque, est d'accord pour considérer le terrorisme comme abominable, de très fortes divergences surgissent à l'heure de désigner comme terroristes des individus ou des groupes spécifiques.

Enfin, une strate *scientifique* envisage le terrorisme comme une technique violente de communication, à laquelle des individus ou des groupes sont susceptibles de recourir en des moments et en des lieux déterminés. Le critère discriminant étant ici surtout l'identité (vectorielle) des victimes. A la différence, par exemple, des actes de guérilla qui s'attaquent à des cibles porteuses d'identités fonctionnelles (Armée, Police, administration étatique...).

Et une grande partie des difficultés que rencontrent les chercheurs en études sur le terrorisme consiste à bien différencier ces trois strates, en évitant surtout de contaminer leur propos par la strate polémique qui transforme, de fait, leurs travaux en instruments de propagande. Car ici, il s'agit d'abord de comprendre et d'expliquer des faits, et non pas de porter des jugements à priori... ■

EXTRAITS

Actions terroristes et guerre économique : comprendre et contrer

Contrairement à ce que pensent parfois naïvement les directions des entreprises – et autres entités publiques ou privées – la logique terroriste ne se déploie pas dans la seule sphère politique ou géopolitique, mais se décline dans de multiples domaines, au premier rang desquels les univers économique et financier. A de multiples reprises, nous nous sommes faits l'écho dans ces colonnes des travaux menés en la matière par l'EGE – Ecole de guerre économique – sous la houlette de Christian Harbulot. Dans cette perspective, il nous a semblé utile d'interroger plus avant Daniel Dory sur cette thématique qu'il maîtrise à merveille. Ci-après, un complément à l'entretien présenté en p.1 et 2.

Vous êtes souvent étonné de constater à quel point les dirigeants du monde économique sont à mille lieues de se sentir concernés par le terrorisme. En l'espèce, ils ont tort. Pourquoi ? Comment les sensibiliser ? Quels enseignements positifs pourraient-ils en tirer dans leurs activités et plus généralement dans la conduite de leurs affaires ?

En effet, j'ai été souvent frappé par l'ignorance de nombre de décideurs dans divers milieux, surtout institutionnels et économiques, en matière de terrorisme. Après y avoir réfléchi, je suis parvenu à la conclusion que cette ignorance, parfois surprenante, concerne trois aspects principaux. D'abord une ignorance de la spécificité du fait (et du complexe) terroriste lui-même, privilégiant les épisodes récents les plus spectaculaires au détriment des invariants, notamment communicationnels. Ensuite, un manque généralisé d'information sur l'existence du champ disciplinaire des études sur le terrorisme, et des résultats accumulés depuis plus d'un demi-siècle en la matière. Enfin, et c'est le plus grave, la difficulté – faute d'information – à comprendre que les méthodes et les résultats des recherches sur le terrorisme peuvent très souvent leur être extrêmement utiles pour penser et résoudre des problèmes concrets qu'ils ont à affronter dans leur activité quotidienne. Car les logiques qui président au terrorisme participent de celles plus générales de la guerre, notamment économique, et en fournissent des manifestations spectaculaires et paroxystiques, qui permettent de les appréhender en quelque sorte grâce à un "effet de loupe".

Que devraient faire concrètement les directions pour prévenir ou réagir à des menaces de type terroriste ?

L'expérience montre qu'ici comme ailleurs une démarche basée sur quatre moments est la plus efficace : Décrire, Représenter, Expliquer et Décider.

Décrire, consiste à comprendre la spécificité de la menace terroriste à laquelle on a affaire. Et ceci ne concerne pas seulement la sécurité physique, mais aussi la sécurité réputationnelle et organisationnelle des entreprises et institutions. Cet aspect est appelé à prendre une importance considérable si l'on songe, par exemple, au basculement dans la violence de certaines franges de la mouvance "environnementaliste", sur lesquelles on dispose déjà de nombreux travaux.

Représenter, implique de recourir aux outils cartographiques et graphiques les plus pertinents pour "situer" les faits et, surtout, leur dynamique. Des avancées notables sur cet aspect ont déjà été réalisées en relation avec le tourisme international, l'une des industries les plus directement menacées par le terrorisme.

Expliquer, revient à construire une grille d'analyse des situations concrètes dans lesquelles les différents acteurs sont appelés à intervenir. Mais aussi à objectiver les risques auxquels ils sont soumis. À titre anecdotique, je me souviens de la stupéfaction de hauts dirigeants d'une entreprise lorsque je commençai une séance de formation par la question : "En quoi et pourquoi votre entreprise est-elle une cible pour des attaques de type terroriste ?". Manifestement, ils ne soupçonnaient pas qu'un début de réponse cohérente prendrait deux jours entiers...

Décider devient dès lors un exercice qui mobilise un savoir dont on a évalué préalablement les points forts et les lacunes. Et le terrorisme exige à la fois des réponses rapides (situation de crise) et mûrement réfléchies. Car une erreur initiale d'appréciation peut entraîner des conséquences en cascade désastreuses. Qui douterait de ce fait peut utilement méditer sur la chute de Kaboul le 15 août 2021, pour avoir un exemple "grandeur nature".

De ce qui précède, découlent diverses possibilités d'interaction fructueuse entre chercheurs sur le terrorisme et le monde de l'entreprise et celui de divers organismes publics et privés.

L'information et la formation des cadres sont une condition préalable à cette interaction. Habituellement, quelques conférences suffisent pour sensibiliser l'ensemble des personnes concernées aux questions de terrorisme. Ce premier contact avec les méthodes et les résultats des recherches sur le terrorisme a une importance énorme. Car, par exemple, c'est faute de ces connaissances de base, que de nombreuses administrations publiques, en France et ailleurs, ont abondamment financé des programmes de "déradicalisation" qui relevaient pour certains de la fumisterie grossière, et pour d'autres de l'escroquerie en bande organisée.

L'aide au diagnostic peut éventuellement être proposée, lorsqu'une entreprise ou organisme se trouve face à la nécessité de résoudre des problèmes concrets, généralement à (très) court terme. Ici, l'expérience montre qu'une brève intervention immersive permet d'obtenir les meilleurs résultats.

Il est enfin utile de rappeler que les spécialistes du terrorisme ne font pas de miracles, et que les solutions adoptées dépendent de nombreux facteurs qui sortent de leur compétence. Ce qu'ils apportent, en revanche, est une ouverture à des connaissances et à des modalités originales d'affronter des problèmes parfois graves.

EXTRAITS

Les relations systémiques d'ordre communicationnel du complexe terroriste

Si le terrorisme tue en fait assez peu au regard d'autres causes de mortalité violente, il a en revanche un impact émotionnel d'une amplitude énorme. D'où l'intérêt qu'il y a à disséquer le phénomène afin d'en comprendre la nature exacte, et à intégrer de ce fait des paramètres qui font de lui un "théâtre" communicationnel de premier plan. Comment s'articulent dès lors secret, clandestinité, manipulation, perception, réaction... ? Véritable "couteau suisse" de l'action politique violente, le terrorisme peut aisément être employé pour faire pression sur les populations. Dans un tribune publiée sur le site de la revue géopolitique Conflits, Daniel Dory rappelle les fondamentaux de la logique terroriste. Extraits.

Daniel Dory précise avant tout qu'il convient d'"éviter les bavardages et l'aveuglement qui se nourrissent, notamment, de l'usage imprécis et interchangeable de notions confuses comme extrémisme, radicalité, violence, etc., qui font obstacle à la perception du terrorisme en tant que technique spécifique. On sait aussi que le fait terroriste se compose d'un ensemble d'acteurs et de réalités étroitement imbriquées dans ce que nous appelons le complexe terroriste. Car, au-delà de l'acte (attentat) et de ses acteurs et commanditaires éventuels, il y a aussi les audiences des messages transmis par les victimes, les médias qui les diffusent et, surtout, le dispositif antiterroriste qui émane d'un ensemble de politiques publiques aux intentions diverses. Si l'on ajoute à cela la nécessaire analyse du terrorisme comme fait culturel (dans le roman, le cinéma, la bande dessinée...), on réalise sans difficulté l'énormité du chantier qui s'offre aux études sur le terrorisme en voie de consolidation disciplinaire. De vastes lacunes dans la connaissance sont par conséquent à combler, tant sur la nature des différents éléments du complexe terroriste qu'en ce qui concerne les relations systémiques qu'ils entretiennent en fonction des lieux et des moments de production des actes eux-mêmes, dont tous les aspects doivent faire l'objet d'une analyse approfondie au moyen de méthodes encore à perfectionner.

Et s'il est capital d'envisager le complexe terroriste à partir des interactions qui le configurent, il faut aussi l'inscrire dans la logique séquentielle qui permet de l'envisager en fonction des moments successifs d'une éventuelle dynamique insurrectionnelle. En effet, comme technique spécifique de la violence à dominante politique, le terrorisme, ou plus exactement les campagnes terroristes, s'inscrivent généralement dans un continuum de la violence qui va de ses manifestations anomiques (qui violent la loi par des incivilités, des délits et des crimes), aux actions clairement insurrectionnelles (visant à changer les lois par des campagnes de guérilla urbaine, le nettoyage ethnique dans des portions croissantes des territoires sensibles, la guerre civile...). Et cela en passant par des étapes de politisation et de mobilisation de plus en plus structurées (construction de réseaux associatifs, manifestations violentes, émeutes...). Intégrer (au moins à titre d'hypothèse) cette perspective continuiste et insurrectionnelle permet, par ailleurs, de ne pas être aveuglé par l'impact émotionnel des attentats (faits justement pour émouvoir et choquer) et saisir la logique géopolitique sous-jacente à la production conjoncturelle de ce type d'actes violents, parmi d'autres."

Quand la gestion médiatique est capable d'imposer la signification dominante de l'attentat

"Cela est d'autant plus important que le terrorisme est non seulement le domaine du secret, de la clandestinité et de tous les mensonges et manipulations envisageables, mais qu'il est aussi et parfois surtout une mise en scène qui fait que certains auteurs se réfèrent à lui en termes de théâtre. Ainsi, dès 1975, D. Fromkin, dans un article un peu oublié aujourd'hui, assimile l'acte terroriste à un numéro de prestidigitation, où ce que fait la main droite (l'attentat) vise à occulter la manipulation décisive effectuée par la main gauche. Cela explique aussi en partie pourquoi en tant que sorte de "couteau suisse" de l'action politique plus ou moins violente, le terrorisme est si difficile à bien comprendre.

Car s'il tue finalement assez peu en comparaison avec d'autres causes de mortalité violente, son impact émotionnel est, en revanche, incomparable. Par conséquent, son utilité pour faire pression sur les populations en provoquant la peur et l'indignation est très souvent mise en évidence lorsque des gouvernements ont à justifier divers dispositifs de surveillance de masse et de censure sélective. Car si l'acte terroriste est généralement l'arme du faible, le complexe terroriste est, quant à lui, en tant qu'il inclut la gestion médiatique capable d'imposer la signification dominante de l'attentat, ainsi que les politiques antiterroristes de prévention, répression et création de résilience, massivement dans les mains des États. Ce qui implique notamment que la fabrication du terroriste ne relève pas seulement des enjeux de la strate définitionnelle polémique mentionnée plus haut, mais peut aussi résulter de manipulations et de provocations sous faux drapeau diverses. À un moment où de très fortes pressions sont visibles dans le champ des études sur le terrorisme pour réorienter le regard antérieurement mis sur l'islamisme djihadiste vers l'extrême droite et le populisme violent, cette possibilité mérite d'être considérée, surtout en période pré-électorale.

Revenir aux fondamentaux en matière de terrorisme n'est, par conséquent, pas seulement indispensable sur le plan scientifique. Bien comprendre la logique inhérente au complexe terroriste est aussi la condition pour que les différentes audiences de l'acte terroriste (à commencer par la population dans son ensemble) ne fassent pas involontairement le jeu des différents acteurs engagés dans sa production et/ou sa répression sélective. Car, en définitive, le succès ou l'échec d'une campagne terroriste dépend moins de ses caractéristiques ou de l'ampleur de la violence exhibée, que de la façon dont les populations et leurs gouvernements l'affrontent."

Télécharger l'article dans son intégralité : <https://www.revueconflits.com/daniel-dory-terrorisme-retour-aux-fondamentaux/>

EXTRAITS

Terrorisme, sémantique et communication : peur des mots et fuite devant le réel

C'est avec Jean-Baptiste Noé que Daniel Dory a publié Le Complexe terroriste (op.cit.). Jean-Baptiste Noé est bien connu de nos lecteurs. Il a d'ailleurs été en février 2020 l'invité de Communication & influence : http://www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_fevrier_2020_Jean_Baptiste_Noé.pdf . Rédacteur en chef de la revue de géopolitique Conflits où il a succédé à Pascal Gauchon, Jean-Baptiste Noé est docteur en histoire économique (Sorbonne-Université), professeur à l'Ircom (Lyon) et directeur d'Orbis géopolitique. Dans la conclusion de l'ouvrage, il pointe le risque majeur auquel nous nous trouvons confrontés face au risque terroriste, à savoir "l'effacement de notre civilisation par nous-mêmes". Extraits des p.125 à 129 (publiés avec l'aimable autorisation de VA Editions).

"L'étude du terrorisme est probablement l'un des domaines où le sens des mots est le plus piégé, où les mots utilisés par le langage commun et médiatique empêchent de penser en camouflant les faits et en modifiant la réalité. Parler d'une "attaque au couteau" ou d'une "voiture folle", donne à penser que ce sont ces objets qui attaquent, effaçant la personne qui en fait usage pour commettre son méfait. Parler des "jeunes", des "radicalisés", voire des "déséquilibrés", renvoie dans le domaine de l'ailleurs ou de la psychiatrie un phénomène qui est toujours politique. Dire que telle personne a été "poignardée" quand elle a été égorgée est une autre façon de dire tout en travestissant et cachant le réel. Nommer en somme, mais pour détourner le regard et ne pas faire usage des mots justes et vrais, tout en donnant l'illusion que l'on parle bien de ce qui se produit. Un mot véhiculant une pensée et une idée, faire usage d'un mot pour un autre est une façon d'empêcher de penser. [...]

Peut-on encore penser le terrorisme, au-delà des émotions et du sentimentalisme, au-delà des interdits ? Le travail d'un chercheur est de mettre le pathos aussi loin que possible du sujet pour ne garder que la raison sobre et simple. Or le terroriste au contraire vise à la publicité, à l'image forte, à la surréaction violente et passionnée. On comprend que pour ceux qui ont perdu un être cher dans un attentat il est douloureux d'entendre que le terrorisme tue peu ; que pour ceux qui sont blessés à vie, physiquement ou psychologiquement, par une voiture piégée il est difficile d'admettre que ce n'était qu'un acte isolé. La mémoire et le ressenti sont assez souvent éloignés de l'histoire. Aujourd'hui, le traitement du terrorisme évoque presque exclusivement le terrorisme islamiste, faisant comme si le terrorisme était chose nouvelle et sans précédent, oubliant l'usage du terrorisme par l'extrême gauche dans les années 1960-1970, notamment en Allemagne et en Italie, ou par les régionalismes politiques, comme les Bretons, les Basques et les Corses. Les États eux-mêmes ne savent pas comment répondre aux terroristes, oscillant entre mesures de police et mesures militaires. Mal nommer, il est vrai, empêche de bien agir."

Présupposé communicationnel : ne pas se voir interdire d'utiliser les expressions justes

"Si l'acte terroriste est politique, au sens où il s'inscrit dans la cité et où il tente de la modifier, il est aussi empreint d'un religieux archaïque. Les analyses de René Girard sur le mimétisme et le sacrifice humain permettent de mieux appréhender la nature profonde et réelle du terrorisme. Soit de vengeance, mimétisme dans la haine de l'autre, montée aux extrêmes, désir compulsif de posséder ce que l'autre possède, élimination des cibles par des pratiques qui s'apparentent aux sacrifices rituels des anciens peuples, le religieux est présent dans l'acte terroriste et donc le politique tant la cité a à voir avec le religieux. D'où la grande difficulté de nos contemporains de comprendre le terrorisme et *a fortiori* le terrorisme islamiste. Il est commode, mais faux, de ranger ses auteurs parmi les fous et de les disqualifier en faisant trop vite usage des termes de "sauvage" ou de "barbarie" pour les désigner. Certes, ces pratiques ne sont pas les nôtres et sont contraires à notre civilisation, mais elles ont leurs logiques et leurs cohérences propres. En suivant la démonstration de René Girard, c'est justement parce que notre continent fut christianisé qu'il a rejeté l'archaïsme primitif pour produire une autre civilisation. Si le terrorisme nous choque tant, c'est parce qu'il est la réminiscence de l'archaïsme dans notre monde moderne. Nous ne le comprenons pas parce que, d'un point de vue anthropologique, il est autre. Néanmoins, il est et sa présence dans l'espace public et dans la vie politique oblige à le penser et à le juger. Encore faut-il pour cela faire usage des bons mots et ne pas se voir interdire d'utiliser les expressions justes, mais prohibées." [...]

Aux racines de la guerre informationnelle et communicationnelle : savoir désigner l'ennemi

"Le terrorisme est une technique, parmi d'autres, qui consiste en une violence destinée à communiquer l'hostilité. L'ennemi n'est pas ennemi parce qu'il recourt au terrorisme. Il recourt au terrorisme parce qu'il nous désigne comme ennemis. D'où l'importance de bien nommer les choses. Et il s'agit de combattre cet ennemi sans renier ce qui fait la spécificité de notre civilisation. Le combattre sans effacer les personnes, en conservant la primauté des individus, sans les enfermer dans une espèce générale, en ne transformant pas nos sociétés en bunker numérique afin de lutter contre des couteaux, en maintenant les libertés fondamentales et en ne cédant pas aux sirènes de la peur. René Girard évoquait le risque d'une montée aux extrêmes qui engloutirait les digues de notre civilisation. Connaître l'existence de ce risque est la meilleure façon de s'en prémunir. Nous sommes une civilisation du visage, non du masque. Le visage identifie chaque personne, lui donne un être et un avoir, une personnalité propre. Le visage rencontre d'autres visages et progresse par ses rencontres. Le visage n'existe que dans les sociétés de droit, dans les sociétés libres, là où l'échange se fait. Là réside tout l'enjeu de la lutte contre les terroristes : les combattre sans se combattre nous-mêmes, les effacer sans effacer nous-mêmes notre civilisation, lutter contre ces personnes sans effacer nos visages."

BIOGRAPHIE

De nationalité belge et bolivienne, Daniel Dory est né en 1955 à La Paz (Bolivie). Docteur en sciences (géographie, 1990, Vrije Universiteit Brussel) et HDR (Habilitation à diriger des recherches, 2003, Université de La Rochelle), Daniel Dory était jusqu'en avril 2022 maître de conférences en géographie et géopolitique à l'Université de La Rochelle. Sa formation recoupe de larges champs puisqu'il est – entre autres – détenteur d'une maîtrise et agrégation de philosophie (1978, Université catholique de Louvain), d'une maîtrise de sociologie (1980, Université Paris-V), d'un DEA d'anthropologie (1981, Université Paris-V), d'un certificat de sciences criminelles (1982, Université Paris-II)...

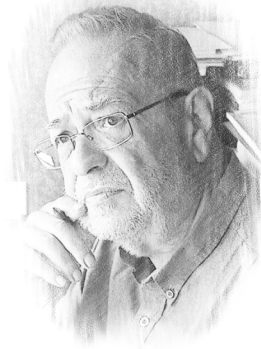
Si Daniel Dory commence sa carrière en France, il va très vite embrasser un parcours international – au demeurant peu commun. De 1984 à 1990, il est membre de l'UA 914 CNRS-Paris-I (Histoire et épistémologie de la géographie), puis de 1991 à 1995, maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. En 1995, il devient directeur du Plan départemental d'aménagement du territoire de Cochabamba (Bolivie), avant de devenir, d'août 1997 à mars 2000, sous-secrétaire à l'aménagement du territoire, puis vice-ministre du gouvernement bolivien, chargé notamment par la Présidence de la coordination de la sécurité intérieure en matière antiterroriste et de lutte contre le narcotrafic.

De 2000 à 2005, on le retrouve comme maître de conférences à l'Université de La Rochelle, avant qu'il ne retourne en Bolivie de 2005 à 2010. Il sera d'ailleurs en charge de 2007 à 2009 du cours de géopolitique à la *Escuela de Altos Estudios Nacionales*, la plus haute institution

de formation des Forces Armées boliviennes. Il revient en 2010 terminer sa carrière universitaire en France à La Rochelle. Il est aujourd'hui membre du comité scientifique de la revue *Conflicts*, du comité de rédaction de la revue *Sécurité Globale* et directeur de la collection *TerrorismeS* (VA Éditions).

Daniel Dory a bénéficié d'une large expérience à l'international, avec des terrains de recherche au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire, Bolivie, Philippines, Colombie... Il a participé à de nombreux colloques et congrès internationaux, organisés notamment par l'Union géographique internationale (Quito, Barcelone, Washington Pékin, Sidney, etc.), ou dans le cadre d'échanges universitaires (Varsovie, Rostock, Buenos Aires, Marajó (Brésil), etc.). Il a aussi participé à des réunions inter-gouvernementales au Chili, Argentine et Brésil, et a été membre temporaire des Missions boliviennes à l'ONU et Unesco.

Daniel Dory a publié des dizaines d'articles scientifiques en lien avec le terrorisme. Il est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels *Les enjeux de la tropicalité* (avec M. Bruneau, Masson, 1989), *Éléments de géopsychiatrie* (L'Harmattan, 1991), *Géographie des colonisations* (avec M. Bruneau, L'Harmattan, 1994), *La construction religieuse des territoires* (avec J-F Vincent et R. Verdier, L'Harmattan, 1995), *Lógicas Territoriales y Políticas Públicas* (PIEB, La Paz, 2000), *Las Raíces Históricas de la Autonomía Cruceña* (Gobierno departamental autónomo de Santa Cruz, 2009), *Terrorisme et Contre-insurrection* (avec M-D Demélas, VA Editions, 2021) et enfin, *Le complexe terroriste* (avec J-B Noé, VA Editions, 2022).



L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Daniel Dory va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action